

Les carrières de consommation d'usagers de cocaïne inconnus des institutions socio-sanitaires et répressives

une recherche qualitative conduite en France en 2007-2009*

Catherine Reynaud-Maurupt

Groupe de recherche sur la
vulnérabilité sociale
(GRVS, Nice)

Milhet Maitena

Observatoire Français des
Drogues et des Toxicomanies
(OFDT, Saint-Denis La Plaine)

Hoareau Emmanuelle

Groupe de recherche sur la
vulnérabilité sociale
(GRVS, Nice)

Agnès Cadet-Taïrou

Observatoire Français des
Drogues et des Toxicomanies
(OFDT, Saint-Denis La Plaine)

Cet article porte sur les carrières d'usagers de cocaïne inconnus des institutions socio-sanitaires et répressives. Il présente les résultats d'une enquête conduite par entretiens semi-directifs auprès de 50 usagers appartenant à cette population cachée. Les auteurs retracent les différentes étapes des carrières en portant une attention particulière aux fréquences d'usage mais aussi aux contextes de consommation, aux significations de l'usage ainsi qu'aux dynamiques de groupe façonnant les parcours individuels.

Introduction

Parmi les produits illicites autres que le cannabis, la cocaïne est actuellement la substance la plus expérimentée en France. Parmi les 18-44 ans, l'expérience de la cocaïne au moins une fois dans la vie, qui concernait 1,2% de cette population en 1992, atteint 3,8% en 2005 (Beck *et al.*, 2006). En 2008, 3,3% des jeunes français de 17 ans déclarent avoir

* Les auteurs remercient particulièrement les enquêteurs du Réseau TREND-OFDT qui ont contribué à l'enquête en dehors de Nice et Marseille : Dorothée Serges (GRVS, recueil des entretiens à Paris), Guillaume Pfaus (ORS Île-de-France, recueil des entretiens à Paris), Melody Fourcault (SEDAP, recueil des entretiens à Dijon), Guillaume Girard (CIRDD Bretagne, recueil des entretiens à Rennes), Laurent Plancke, Fabrice Renouard et Delphine Ygout (Le cèdre bleu, recueil des entretiens à Lille), Anne-Cécile Rahis (CEID, recueil des entretiens à Bordeaux) et Guillaume Suderie (Graphitti, recueil des entretiens à Toulouse).

déjà consommé de la cocaïne, alors qu'ils étaient 2,5% en 2005, et seulement 1% en 2000 (Legleye *et al.*, 2009).

Parallèlement, les demandes de soins n'ont pas augmenté à la hauteur de l'élargissement de la consommation : les profils des usagers connus par le système socio-sanitaire continuent d'être essentiellement constitués par des héroïnomanes qui utilisent aussi ou désormais de la cocaïne ou par des usagers de crack vivant dans des conditions de grande précarité. Un nombre de plus en plus important d'usagers de cocaïne correspond donc ainsi à la définition « d'usagers cachés », c'est-à-dire d'usagers qui sont inconnus des institutions socio-sanitaires ou répressives.

Plusieurs études relatives à ces usagers cachés ont été réalisées dès les années 1970 en Amérique du nord (Siegel, 1984; Erickson *et al.*, 1987; Erickso, Weber, 1994; Murphy *et al.*, 1989; Waldorf *et al.*, 1991) puis à partir des années 1990 en Europe et en Australie (Cohen, Sas, 1994, 1995; Hammersley, Ditton, 1994; Mugford, 1994; Nabben, Korf, 1999¹). Elles constatent la présence d'usagers problématiques parmi les usagers cachés mais concluent qu'ils sont assez marginaux dans ces groupes de population : les usagers de cocaïne cachés sont le plus souvent des usagers socialement insérés, qui contrôlent leur fréquence de consommation et ne connaissent que peu ou pas de dommages liés à leur pratique. Dès les années 1970, à partir d'une cohorte de 118 usagers suivis pendant 9 ans, Siegel montre ainsi que les usagers de cocaïne peuvent être des usagers récréatifs qui connaissent des périodes de diminution de la consommation ou d'abstinence allant de quelques jours à plusieurs mois. Les usagers qui abusent du produit connaissent aussi des périodes de retour à une consommation récréative et des périodes d'abstinence (Siegel, 1984). De plus, les études soulignent le fait que les usagers de cocaïne sont plutôt des poly-usagers de drogues. Les usagers interrogés par Mugford signalent même que prendre de la cocaïne avec une autre substance psychoactive correspond à un mode de consommation qu'ils estiment normal. L'alcool et le cannabis arrivant en tête des substances associées (Mugford, 1994). Dans ces études, soit la cocaïne est un complément « exceptionnel », les usagers rencontrés utilisant habituellement d'autres substances, soit ils se sont convertis à l'usage principal et régulier de cocaïne ou de crack et ils utilisent d'autres substances pour réduire les effets négatifs de cet usage. Dans l'étude de Nabben et Korf (1999), l'augmentation de l'usage de cocaïne au fil du temps est d'ailleurs présentée par les consommateurs comme un assagissement de l'usage festif, auparavant associé à la polyconsommation.

Au total, les conclusions cumulées des études conduites en populations cachées montrent que l'usage au long cours de cocaïne n'est pas nécessairement synonyme d'une augmentation des doses, d'abus ou de dépendance. De plus, même les usagers de quantités importantes de cocaïne² comme ceux interrogés par Waldorf, Reinerman et Murphy, ne voient pas leur mode de vie totalement bouleversé par leur pratique (Waldorf *et al.*, 1991).

Sans verser dans l'angélisme, ni omettre les incidences négatives possibles de la consommation, ces résultats interrogent fortement ce que Reinerman, Murphy et Waldorf ont

¹ Nous reprenons ici uniquement quelques études parmi les plus marquantes.

² Usage quotidien l'année précédant l'enquête ou usage hebdomadaire d'au moins 2 grammes de cocaïne les 6 mois précédant l'enquête.

appelé une vision pharmaco-centrée de la cocaïne, l'idée selon laquelle l'effet de la substance sur le cerveau et le corps serait à ce point fort que les individus, à l'image des animaux de laboratoire, chercheraient à s'en administrer de façon répétée et en dépit de toutes conséquences négatives (Reinarman *et al.*, 1994).

L'augmentation actuelle de la consommation de cocaïne (Beck *et al.*, 2006; Legleye *et al.*, 2009) a conduit le dispositif TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues)³ de l'OFDT à mettre en œuvre, en 2007, une investigation spécifique portant sur ces usagers « cachés » encore très faiblement étudiés en France. Sont-ils, comme dans les études existantes, essentiellement occasionnels ou contrôlant leur fréquence de consommation et ne subissant que peu ou pas de dommages liés à leur pratique ? La banalisation du *free base/crack* constatée dans les observations ethnographiques (Cadet-Taïrou *et al.*, 2008; Bello *et al.*, 2005) pourrait avoir modifié cette tendance.

Sujet de l'étude

Décrire et mieux comprendre la place de la cocaïne dans les parcours sociaux des usagers cachés implique de décrire le rapport qu'ils entretiennent avec le produit à différentes étapes de leur vie. Le concept de *carrière* (Becker, 1963) peut être mis à profit pour analyser l'évolution de l'usage au cours de la vie, en posant l'hypothèse que les motivations de l'usage, les pratiques de consommation, les représentations du produit ainsi que les conséquences de l'usage, qu'elles soient économiques, psychologiques, sociales ou sanitaires, peuvent être très variables en fonction des périodes de la vie, des événements vécus et des contextes habituels de la consommation. L'étude a donc pour but de décrire la succession des étapes qui rendent compte de la trajectoire de consommation et de ses incidences, depuis la première prise de cocaïne jusqu'au jour de l'entretien.

La reconstruction des trajectoires s'appuie sur le récit rétrospectif que livrent les usagers de cocaïne eux-mêmes. Le point de vue de l'usager détient ainsi une place centrale dans l'analyse.

Comment les personnes concernées expliquent-elles leur expérience de la cocaïne ? Quels événements et quelles motivations justifient à leurs yeux d'avoir persévéré dans cette pratique ? Comment organisent-elles leur vie sociale pour la concilier avec leur pratique ?

L'étude s'intéresse aussi à la façon dont les pratiques de la cocaïne évoluent au cours de la vie, en termes de fréquence d'usage et de doses consommées, ainsi que de voies d'administration. Les effets recherchés, ressentis ou indésirables se modifient-ils au cours de la vie ? L'usage du *free base* ou le poly-usage infléchissent-ils d'une façon ou d'une autre les carrières de consommation ?

On peut se demander également si le fait que ces usagers de cocaïne restent inconnus des institutions socio-sanitaires et répressives s'explique par la place effective que la

³ Mis en place en 1999, le dispositif TREND de l'OFDT a pour objectif d'identifier et de décrire les phénomènes émergents relatifs à l'offre et aux consommations de produits illicites ou détournés de leur usage. Le dispositif s'appuie notamment sur le recueil continu d'informations issues d'observations ethnographiques et de la collecte de produits circulants, dans 8 villes de France : Bordeaux, Lille, Marseille, Metz, Paris, Rennes, Toulouse et Nice.

cocaïne prend dans le cours de leur vie : les conséquences de l'usage, sur les plans psychologique, sociologique, économique et sanitaire, constituent ainsi un point nodal de l'étude.

Méthode

L'étude est qualitative et s'appuie sur le recueil d'entretiens semi-directifs approfondis conduits auprès de 50 usagers de cocaïne qui n'ont jamais été en contact avec le dispositif sanitaire et social ou les institutions répressives pour leur usage de cocaïne. On a veillé à garantir une diversité maximale dans leurs profils (voir tableau I) notamment en respectant la répartition par âge, sexe et catégorie socioprofessionnelle observée chez les usagers de cocaïne qui déclarent avoir consommé ce produit au moins une fois au cours de la dernière année dans une enquête quantitative de référence en population générale (Guilbert, Gautier, 2005).

Les entretiens ont comporté une partie biographique et une partie thématique centrée sur les axes de l'étude.

Pour être incluses dans l'étude, les personnes devaient avoir effectué au moins 20 sessions d'usage de cocaïne au cours de leur vie et au moins une session au cours des 3 derniers mois. Elles ne devaient pas être connues des dispositifs de première ligne (CAARUD), ne devaient pas être suivies médicalement pour l'usage de cocaïne, ni avoir été inculpées pour usage ou revente de cocaïne. Les héroïnomanes substitués ou suivis médicalement pour leur usage d'héroïne et qui consomment de la cocaïne, ont également été exclus de l'étude. Conformément aux critères d'inclusion, toutes les personnes interrogées étaient des usagers actifs de cocaïne au jour de l'entretien. La durée moyenne de la consommation s'élevant à 7 ans et demi, 6 mois pour la carrière la plus courte et 21 ans pour la carrière la plus longue.

En plus de deux des auteurs de l'article, les entretiens ont été réalisés par des enquêteurs formés du dispositif TREND de l'OFDT. Ceux-ci ont recruté les usagers ciblés en s'appuyant sur leurs réseaux de connaissance professionnels et personnels et selon une méthode « boule de neige ».

Une fois les entretiens retranscrits, une analyse de contenu thématique a été réalisée : le classement des *verbatim* a été effectué grâce au logiciel N'Vivo.

L'âge moyen des personnes rencontrées est de 28 ans (min : 18 ans ; max : 47 ans). Les plus nombreux sont célibataires. Quinze personnes vivent en couple, parmi lesquels un est marié. Parmi les 35 célibataires, 9 vivent chez leurs parents. Seules 4 personnes ont des enfants (tableau 1).

Résultats

La reconstruction des trajectoires d'usagers de cocaïne a été réalisée en utilisant deux critères indépendants comme mode de classement :

Tableau 1 : Caractéristiques de l’échantillon (n = 50)

Hommes	37
Femmes	13
Moins de 25 ans	18
25-35 ans	26
35 ans et +	6
Chômeurs ou inactifs	16
Employés ou ouvriers	13
Étudiants (dont 2 lycéens)	11
Prof. intermédiaires ou supérieures	10

- L’environnement dans lequel est pratiquée la consommation : environnements festifs seulement (qui peuvent être des lieux privés) ou environnements non festifs.
- La fréquence d’usage de la cocaïne : au moins pluri hebdomadaire (souvent quotidien) ou non.

Dans les citations d’usagers, la cocaïne peut être nommée « coke », « coca », « C », ou « CC ».

Première étape : la découverte de la cocaïne

La première prise se déroule le plus souvent entre 17 et 20 ans, et toujours par voie nasale (sniff). Seules deux personnes n’ont consommé que de la cocaïne au cours de cette session d’initiation. Hormis ces deux personnes, la moitié y a associé une consommation d’alcool et/ou de cannabis, tandis que presque toutes les autres ont également ajouté de l’ecstasy au mélange. La première prise se déroule le plus souvent dans un domicile privé, avec une visée festive : fêtes privées, retours de fêtes (dits *after*), préalables au départ vers une fête (dits *before* ou *apéritif*).

Fréquenter l’espace festif est présenté comme la raison qui conduit à expérimenter l’ecstasy puis la cocaïne. Les nouveaux expérimentateurs de cocaïne font très régulièrement la fête, dans des contextes où la consommation de produits est fréquente et courante.

J’ai dû commencer à prendre des drogues illégales à l’âge de 16 ans-17 ans à peu près, et en fait le contexte c’était un contexte festif. Moi, la première fois que je me suis drogué c’était dans une fête. (...) Et après j’ai été attiré par d’autres choses, la cocaïne c’est quelque chose qui est venu assez vite après l’ecstasy... (Gaël, 24 ans, DESS management des organisations culturelles, initié à 17 ans).

Les plus nombreux ont plusieurs fois fait l’expérience des champignons hallucinogènes, des amphétamines, et ont connu une période d’usage régulier d’ecstasy, qui a précédé l’usage de cocaïne ou qui en a été concomitante.

Et donc j'ai d'abord éliminé le LSD, mais j'ai continué à prendre des ecstasys. Et puis après il y a eu une période où je me suis peu calmée, et c'est là que j'ai découvert la cocaïne donc ça a un peu pris le relais (Nathalie, 31 ans, animatrice, initiée à 24 ans).

Perceptions et motivations

Les personnes racontent généralement leurs premiers pas dans les consommations de substances illicites comme un apprentissage gradué, en argumentant le fait qu'elles ont soupesé les risques qu'elles prenaient effectivement. L'observation du comportement d'autrui sous l'effet du produit est mise en avant pour expliquer le processus de dédramatisation qui précède la première prise.

J'en ai pas pris tout de suite quand j'allais en soirée, en fait au départ, ça me faisait peur tout ça. Donc j'ai observé, j'ai observé, puis à force d'y aller, j'ai dit: oh! Je me suis laissé tenter (Thibault, 26 ans, chauffeur, initié à 20 ans).

Les pratiques de poly-usage qui ont précédé la première prise de cocaïne peuvent réduire drastiquement l'appréhension avant l'expérimentation, car les personnes estiment déjà connaître les effets de la modification artificielle des perceptions.

Avant je n'avais pas d'opinion sur la cocaïne sinon que j'étais intéressé par les drogues et que je voulais la goûter comme les autres. Je n'avais pas du tout d'appréhension particulière par rapport au produit, et quand je l'ai goûtée j'ai trouvé ça super. Ça fait partie des drogues que j'ai immédiatement appréciées (Florent, 35 ans, commerçant, initié à 27 ans).

Assouvir une curiosité et connaître par soi-même les effets de la cocaïne afin de disposer d'un avis éclairé par sa propre expérience constituent les principaux modes de rationalisation pour justifier la première prise. Le fait de se conformer à la pratique répandue dans le groupe d'affinité est aussi mis en avant.

Tester, savoir ce que ça faisait. Je pense aussi qu'on peut dire: faire comme les autres. Alors, avant tout, je pense que c'est faire comme les gens que je connaissais, des potes... (Thomas, 24 ans, licence d'arts plastiques, initié à 18 ans).

Justement au début je faisais la guerre à mes potes qui tapaient de la coke, je ne voulais pas essayer, je n'avais pas envie, et eux ils me disaient: quand tu connais pas, tu peux pas juger. Et donc au bout d'un moment j'ai essayé (Rebecca, 22 ans, licence de communication, initiée à 17 ans).

Effets ressentis

La première prise s'effectue le plus souvent en petite quantité. Tous insistent sur le fait qu'ils n'ont ressenti aucun effet secondaire. Par contre, si certains ont ressenti du plaisir lié à l'effet de stimulation qu'ils attendaient, d'autres ont été déçus par cette première

expérience. Cette déception s'explique par des effets perçus comme anodins, parce que la quantité consommée est trop faible pour ressentir des effets, ou parce que les usagers sont habitués à des produits qui génèrent une forte modification des perceptions (ecstasy ou LSD par exemple).

Décevant! Décevant parce que quand on commence par l'ecstasy, enfin, par d'autres drogues, et qu'après on prend de la cc, l'effet est pas du tout le même et du coup, c'est vrai qu'on en entend tellement parler qu'on se dit: et bien voilà. Et en fait, assez déçu par les effets (Joseph, 30 ans, assistant réalisateur, initié à 20 ans).

Au moment de la découverte de la cocaïne, ces nouveaux expérimentateurs font état d'une sociabilité profuse, de groupes d'amis de grande ampleur avec lesquels ils se rendent dans les lieux festifs. La très grande majorité vit chez ses parents. Les usagers parlent de cette époque de leur vie comme une période d'insouciance et d'amusement. Les plus nombreux (28/50) sont scolarisés ou font des études. Les autres exercent un emploi (18/50) et rares sont ceux qui n'ont aucune activité (4/50).

On sortait pratiquement toutes les semaines, on était un groupe d'amis, on était tous dans des lycées différents, donc il y avait tout le temps des soirées (Paul, 27 ans, réalisateur multimédias, initié à 15 ans).

Deuxième étape : la persévérance dans l'usage festif de la cocaïne

La persévérance dans l'usage festif de la cocaïne s'explique par la volonté de retrouver les effets éprouvés la première fois, de mieux connaître les effets du produit en consommant des quantités plus importantes pour ceux qui s'étaient contentés d'une seule ligne lors de la première prise, mais aussi par le fait que le don de cocaïne « ne se refuse pas ». Dans cette seconde étape, la très grande majorité n'achète pas de produit par ses propres moyens, et n'en consomme que lorsque l'opportunité d'un don survient.

À ce stade, faire la fête est présenté comme la principale raison pour expliquer la persévérance dans l'usage de cocaïne après la première prise.

Je me suis dit toujours: pour continuer la fête, pour aller plus loin, se coucher plus tard (Thomas, 24 ans, licence d'arts plastiques).

Cette persévérance s'explique aussi par le fait que les seules pratiques festives, au fil du temps, ne suffisent plus à assurer une rupture avec la vie quotidienne.

Ce que je veux dire c'est qu'au début, quand tu sors, il y a une certaine euphorie qui est là naturellement. Et au fur et à mesure que tu fais que sortir, sortir, tu veux toujours découvrir quelque chose pour t'amuser mieux, ok? Et c'est vrai que la coke, quand tu es dans la soirée, ça te donne l'impression de pouvoir développer une meilleure soirée (Lucien, 24 ans, chômage).

Les premières années de consommation sont marquées par un usage de plusieurs produits, dont l'ecstasy, et la cocaïne est consommée occasionnellement. Au départ, il s'agit d'un produit secondaire, perçu comme onéreux et peu disponible.

La coke on en prenait pas trop encore justement parce qu'on n'avait pas trop les moyens (...) À cette époque-là, on prenait un petit peu tout ce qu'on trouvait, tout ce qui nous tombait sous la main, tant qu'on avait des sous et qu'on tenait debout (Colin, 19 ans, lycéen).

Les personnes rencontrées consomment, en les mélangeant, différents produits au cours de leurs pratiques festives. Les mélanges les plus fréquents associent cocaïne, alcool et cannabis, ou bien cocaïne et ecstasy (alcool et cannabis peuvent être ajoutés).

Généralement quand je prends de la cc, il y a forcément de l'alcool et il y a forcément du shit parce qu'on est tous des gros fumeurs de joints (Clothilde, 23 ans, chômage).

Effets recherchés et ressentis

À ce stade de leur trajectoire, en sniffant de la cocaïne, les usagers recherchent essentiellement une forme de stimulation, une endurance à faire la fête, mais aussi la volubilité, la convivialité et le bien-être. D'autres effets sont recherchés : assurer les descentes d'autres produits stimulants (dans ce cas, la cocaïne est un produit de régulation au service d'un produit festif), ressentir un sentiment de puissance, boire plus d'alcool, stimuler la sexualité. Comparativement aux autres produits, les effets de la cocaïne sont décrits comme des effets doux, qui permettent de garder le contrôle de soi et la maîtrise des situations.

Les effets qui sont là, ça n'a rien à voir avec du LSD ou d'autres drogues. Les effets, c'est comme s'ils étaient juste sous-jacents. Ils sont là, mais bon, ils ne sont pas non plus explosifs, donc ça permet à tout le monde d'avoir le contrôle (Sabine, 26 ans, employée du secteur social).

C'est quand même un peu subtil la coke par rapport aux trucs qui sont vraiment violents. L'effet, je ne sais pas. C'est comme on dit : c'est pas une défonce, c'est un état. Ça te met dans un état, ça ne te met pas la tête à l'envers, où tu ne comprends plus ce qui se passe autour de toi (Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment).

Ici, les usagers déclarent ne ressentir aucun effet indésirable, si ce n'est quelques palpitations cardiaques (qu'ils ne perçoivent pas comme un effet indésirable mais comme un signe leur indiquant la nécessité d'espacer un peu plus les prises), ainsi que la surconsommation de tabac au cours de la session.

Les motivations de la persévérance

Après la phase de découverte du produit, les usagers commencent à cerner les motivations qui les conduisent à persévérer dans l'usage. Affinées, ces nouvelles motivations

s'ajoutent à celle, plus prosaïque, selon laquelle la cocaïne, lorsqu'elle est offerte, « ne se refuse pas ». Plusieurs types de motivations peuvent coexister chez une même personne. La plus fréquente envisage la cocaïne comme un produit dopant.

La coke, c'est ça le côté social, ça te réveille aussi quand tu commences à t'endormir. Tu te tapes une trace, hop, ça te réveille, tu reviens dans la soirée (Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment).

D'autres motivations sont mises en exergue : la communion dans le partage et la recherche d'intégration, le fait que la prise de cocaïne symbolise l'acte festif et le fait que l'usage de cocaïne est perçu comme une défonce qui reste sous contrôle.

Se démarquer un peu des autres aussi, qui n'en prenaient pas, faire partie d'un groupe, se socialiser (Corentin, 29 ans, étudiant assistant social).

– Anniversaire, Nouvel An... Le Nouvel An, c'était vraiment là où tout le monde en prenait. (...)

– La consommation c'est le signe qu'on fait quelque chose d'exceptionnel ?

– Exactement, oui, dans notre quotidien d'ouvrier ou d'employé, c'est ça (Lucien, 24 ans, chômage).

(Ce que je recherche) justement le fait d'être bien et de pouvoir rester quasi lucide (Pierre, 26 ans, dessinateur industriel).

La cocaïne fumée en *free base*

Les deux tiers des personnes rencontrées ont expérimenté le *free base*, le plus souvent au moment de cette phase de persévérance. L'expérience se déroule généralement dans un lieu privé, plus rarement dans un lieu festif, auquel cas il s'agit d'un lieu non surveillé comme une *free party*. Comme au moment de la découverte de la cocaïne par voie nasale, la curiosité est mobilisée pour expliquer le passage à l'acte, ainsi que les pratiques mimétiques (faire comme les autres).

Tous les expérimentateurs de *free base* affirment que le changement de voie d'administration transforme radicalement les effets, qui sont alors décrits comme puissants et intenses.

C'est tellement différent ! La cocaïne sniffée, c'est juste un sentiment de bien-être et on va dire un peu plus de désinhibition. Tandis que la base c'est vraiment ! (...) C'est une montée assez impressionnante ! Moi je dis que c'est comme un coup de fusil derrière la nuque en fait ! C'est vraiment quelque chose qui pète à la gueule. Et après avec ce battement de cœur après la prise, qui est comme une montée d'adrénaline, comme quand on va se battre. Quand on sait que ça va partir en baston et qu'on va se battre, qu'on a la jambe qui tremble et qu'on a le cœur qui accélère, on a cette montée, on sent la force qui monte dans les bras et on sait que ça va partir,

voilà, je compare souvent ça à ça. Ou alors, voilà c'est exactement la même montée qu'au poker, quand on est en train de gagner au poker, et on a le cœur qui accélère (Steven, 21 ans, licence de communication).

Cette sensation violente explique l'attrait pour le produit chez les amateurs de *free base*, mais constitue également, à l'inverse, la raison qui conduit les autres expérimentateurs à ne pas recommencer. Ainsi, parmi les usagers rencontrés, certains se sont limités à cette première expérience, parce que la puissance des effets les a effrayés, ou parce que les effets ressentis ne correspondent pas à l'esprit festif qu'ils recherchent dans la prise d'une drogue. D'autres, en ont repris occasionnellement. Souhaitant limiter le risque de dépendance, ces usagers ont privilégié le snif de cocaïne tout en acceptant ponctuellement de partager une pipe de *free base* avec un habitué qu'ils connaissent. Enfin, la moitié des personnes qui l'ont expérimenté découvre avec le *free base* une voie d'administration qui les séduit, et qui va devenir, immédiatement ou quelque temps plus tard, leur voie d'administration privilégiée.

La phase de persévérance dans la consommation de cocaïne dure quelques mois après la découverte du produit. À ce moment-là, le mode de vie des personnes est en parfaite continuité avec le moment de la découverte du produit. Les personnes décrivent toujours une sociabilité profuse et une pratique régulière de la fête, marquée par le polyusage de produits illicites. Durant cette période, la moitié fait toujours ses études. Parmi les autres, 21 personnes ont désormais une activité professionnelle.

Toutes sont unanimes : l'usage de cocaïne n'a aucun impact sur leur vie sociale et professionnelle ou étudiante à cette période. Seule une minorité parmi les lycéens souligne les problèmes de déscolarisation et de décrochage scolaire qu'ils attribuent uniquement au polyusage répété de substances. Chez ceux qui ont déjà débuté une vie professionnelle, tous sauf un assument parfaitement leurs obligations professionnelles.

Troisième étape : bifurcation en deux grands profils

Au cours de l'étape précédente, une partie des consommateurs a commencé à acheter de la cocaïne occasionnellement, mais les plus nombreux ne consommaient que du produit offert. Au moment de la troisième étape, tous ont déjà acheté de la cocaïne au moins une fois dans leur vie et les plus nombreux l'achètent systématiquement lorsqu'ils prévoient une soirée.

Il y a déjà l'étape d'acheter un gramme. Au départ c'est quand même un truc de fou, dépenser autant d'argent pour si peu ! Donc c'est clair que c'est une consommation réservée, tout ça. C'était un truc occasionnel ! (...) Après c'est passé à un stade où l'argent ça devient obsolète ! C'est le prix et c'est comme ça (Eugène, 28 ans, RMI (revenu minimum d'insertion)).

La troisième étape de la carrière de consommateur de cocaïne agrège deux grands profils différents.

- Profil 1 : un tiers des personnes rencontrées s'installent dans un usage de cocaïne, contrôlé, cantonné aux contextes festifs et le maintiennent jusqu'au jour de l'entretien. Le poly-usage perdure mais le goût pour la cocaïne s'est précisé. Après l'alcool et le cannabis, elle est le produit que les usagers privilégient sur les autres.
- Profil 2 : plus de la moitié des personnes rencontrées débute un usage au moins pluri-hebdomadaire de cocaïne, souvent quotidien, en dehors de l'environnement festif. Cette étape de consommation intensive de cocaïne est toujours d'actualité au jour de l'entretien pour 6 personnes.

L'existence de ces deux grands profils ne doit pas conduire à conclure à un lien entre contrôle de la consommation et consommation dans des contextes festifs. En effet, certaines personnes de l'échantillon ont progressivement délaissé les espaces festifs sans pour autant renoncer à une consommation occasionnelle de cocaïne très modérée (quelques fois par an) ou bien fondue dans un poly-usage.

Profil 1. Le maintien de l'usage de cocaïne comme pratique strictement festive

Pour une personne sur trois, l'usage de la cocaïne est toujours resté festif. Usage festif ne signifie pas consommation exclusivement par voie nasale, même si cette voie d'administration reste largement la plus usitée. Parmi les 18 personnes de ce groupe, 7 avaient précédemment fait l'expérience du *free base*, et 3 d'entre elles en continuent l'usage occasionnel au jour de l'entretien.

Dans ce profil, consommer de la cocaïne n'a de sens que dans une visée festive, l'usage étant strictement limité aux contextes festifs.

C'était en free et nulle part d'autre. Non, justement, le lundi et le mardi j'étais assez fatigué des free pour reconsommer dans la semaine! (...) c'était devenu une habitude, ouais, c'était le week-end, on allait en free et on allait prendre de la drogue, c'était vraiment: on allait en free donc on allait prendre de la drogue (Colin, 19 ans, lycéen).

La cocaïne est conservée entre les sessions de consommation. Elle peut être goûtée au moment de l'achat, mais en dehors de ce test de qualité, elle est rangée dans l'attente de la prochaine soirée.

Je l'achetais pas en soirée. Je l'achetais dans la semaine pour mon week-end. Dès qu'on avait notre petit gramme, on se disait: hop, on va la goûter, on se faisait une petite trace, et puis on la rangeait de côté, on se disait: hop, c'est pour le week-end (Thibault, 26 ans, chauffeur).

Pour moi c'était la fête, la prise de drogues, c'était la fête, tout le temps. Donc même s'il me restait un produit par exemple à la fin du week-end, je le vendais ou je le donnais (...) Quand la soirée est finie, quand les gens rentrent chez eux, si j'en ai encore, ça m'embête en fait (Thomas, 24 ans, licence d'arts plastiques).

Ainsi, le rythme des prises dépend du rythme des sorties. Les périodes estivales peuvent constituer l'occasion de consommer chaque semaine, ou parfois d'expérimenter des sessions de plusieurs jours, tandis que les périodes d'hiver sont plutôt caractérisées par des fréquences plurimensuelles, mensuelles, voire inférieures à ce rythme, sauf aux alentours des fêtes du Nouvel An.

Usage festif ne signifie pas forcément fréquence de consommation occasionnelle ou modérée. Une minorité des usagers de ce profil a connu, au cours de cette étape, une période de sorties festives intensives qui s'est accompagnée d'une augmentation significative des doses absorbées. Dans leur cas, limiter les sorties leur a permis de revenir à une consommation moindre, la réduction du nombre de sorties entraînant mécaniquement celle de la consommation de cocaïne.

Le vrai truc qui a caractérisé cette étape c'est la rencontre avec une autre bande, une nouvelle bande de consommateurs, avec qui on va encore franchir une étape dans la pratique festive, ce qu'on appelle le hard clubbing, c'est-à-dire des pratiques festives extrêmement régulières, sinon tous les week-ends ou presque, de fête qui peuvent commencer le vendredi et finir le dimanche soir (...) les sessions passent de quelques heures à quasiment deux jours (Florent, 35 ans, commerçant).

La fête, c'est vraiment l'élément principal... Ce qui permet plus facilement d'arrêter, parce que tu arrêtes d'aller en soirée et du coup, ta consommation, forcément, elle va se restreindre (Corentin, 29 ans, étudiant assistant social).

Les plus nombreux rapportent une modification du panel des produits consommés au bénéfice de la cocaïne. Paradoxalement, la primauté accordée à la cocaïne est associée à une façon plus mesurée de faire la fête, sans les effets déstabilisants que peuvent provoquer les mélanges de produits ou même le seul ecstasy, accusé à plusieurs reprises de *faire partir plus [trop] loin*.

La cocaïne finalement ça permet d'accéder à certains plaisirs dus à la drogue, sans pour autant complètement perdre pied (...) l'ecstasy, ça va être des comportements hyper exagérés (...) Du coup, la cocaïne ça permet de rester dans un état qui est mitigé, c'est-à-dire, un petit peu sans trop quoi. Enfin, c'est dit, la cocaïne, ça passe partout (...) Finalement, est ce que ce n'est pas un bon compromis la cocaïne, pour se donner des limites ? (Céline, 23 ans, sans activité).

En termes d'effets recherchés et ressentis, cette étape s'inscrit pour ces usagers dans le prolongement de la précédente. Stimulation, bien-être, convivialité, endurance, boire plus d'alcool, guident encore massivement leur pratique. Simultanément, la cocaïne commence aussi à être consommée « par habitude », parce qu'elle va nécessairement de pair avec les sorties festives.

(Ma motivation ?) Le côté festif... Et l'habitude aussi sans doute (Corentin, 29 ans, étudiant assistant social).

Les effets secondaires décrits sont aussi les mêmes qu'à l'étape précédente et sont conçus comme mineurs : palpitations cardiaques occasionnelles, surconsommation de tabac. Ceux qui ont connu une période de vie festive intensive peuvent également évoquer de l'anxiété, de la nervosité, du stress qu'ils n'attribuent pas à la prise de cocaïne, mais plutôt au poly-usage et au manque de sommeil.

Un usage contrôlé

Les personnes de ce groupe revendiquent d'avoir toujours gardé le contrôle sur leur usage de cocaïne. Ceci est aussi vrai pour la minorité qui a consommé du *free base*. Si l'administration de la cocaïne en *free base* constitue souvent la cause d'une perte de contrôle de la consommation comme on le verra pour le profil 2, dans ce premier profil, certains usagers consomment du *free base* sans avoir connu de perte de contrôle. Un usage maîtrisé du *free base*, quoique rare, est possible. Cette conclusion rejoint celle, établie dès les années 1980 par Murphy *et al.* Au terme des onze années de suivi d'un groupe d'usagers de cocaïne insérés, ces auteurs concluent qu'un seul de ces usagers s'est tourné de façon durable vers le *free base* et l'injection de cocaïne. Quelques usagers ont expérimenté ces deux modalités d'ingestion de la cocaïne de façon ponctuelle. Ils en ont apprécié les effets. Pour autant, la plupart n'a jamais abandonné la voie nasale au profit de ces deux modalités d'ingestion plus puissantes car les normes en vigueur dans le groupe de pairs mettaient en garde contre les risques associés (Murphy *et al.*, 1989).

De toute façon, quand il n'y en a plus, il n'y en a plus, moi je ne vais pas aller la chercher, c'est clair. Quand il n'y en a plus, il n'y en a plus. Je le sens en moi, si il y en avait eu encore, j'en aurais pris encore, mais je veux dire, je ne vais pas appeler le gars pour me mettre dedans, franchement j'ai trop de potes qui font ça, ça me désespère! [Naomi, 18 ans, lycéenne, à propos du *free base*].

Les effets indésirables que j'ai eus c'est négligeable. Oui, je ne sais pas : l'envie de reconsommer après avoir consommé en fumant. Mais je suis du genre à anticiper la chose et à relativiser et puis voilà! Les choses sont ce qu'elles sont, et puis voilà! (Eugène, 28 ans, RMI, à propos du *free base*).

L'usage est contrôlé, mais quelques usagers remarquent que la disponibilité accrue du produit au cours des derniers mois met leur capacité de contrôle à l'épreuve. Et l'accessibilité du produit peut conduire à l'augmentation de la fréquence d'usage. Cette accessibilité accrue s'explique notamment par l'évolution des réseaux affinitaires des usagers, qui maîtrisent mieux les sources d'approvisionnement qu'auparavant.

Je rencontre plus régulièrement ce produit (...) dans mon entourage, j'ai l'impression que ça s'est beaucoup banalisé. C'est un produit qui n'est plus exceptionnel (...) Je peux très bien ne pas consommer pendant un mois, mais bon, je me rends compte au final, que depuis un an, les occasions se répètent... Elles se répètent et elles sont de plus en plus nombreuses (Nathalie, 31 ans, animatrice).

Les déroulements biographiques n'apparaissent pas affectés par la consommation de cocaïne telle que les personnes de ce groupe la pratiquent. Le plus souvent, les parcours professionnels ou étudiants suivent un cours linéaire (occuper toujours le même emploi, être toujours lycéen ou continuer ses études supérieures) ou une courbe ascendante, avec une situation sociale qui s'est améliorée au cours du temps (créer une entreprise, faire une formation puis trouver un emploi, reprendre des études). Une minorité pour qui le parcours socioprofessionnel est plus chaotique n'attribue pas leurs difficultés à la cocaïne et sont d'ailleurs dans une dynamique de mise en œuvre de projet (par exemple, bénéficier du RMI mais travailler pour une prochaine création d'entreprise).

Le fait que j'arrive à me dire: non je n'en prends pas plus qu'une fois tous les deux mois, ou un truc comme ça et moi ça se passe très bien, je n'ai pas d'emmerde, je n'ai pas de problème (Rémi, 22 ans, BTS commerce international).

Des difficultés financières sont aussi évoquées par une petite partie de ce groupe. Elles sont plus attribuées au coût de la vie festive en général qu'à la cocaïne en particulier.

Conséquences négatives, il y a des conséquences négatives de mes pratiques festives en général qui sont d'ordre financier. Des galères de tunes pas mal, mais je dirais que la principale cause de ces problèmes financiers c'est l'alcool, parce que milieu festif clubbing, on passe beaucoup de temps dans les clubs, et le coût de l'alcool est important (Florent, 35 ans, commerçant).

Profil 2. L'usage au moins pluri-hebdomadaire hors de l'environnement festif

Plus de la moitié des personnes rencontrées a connu au moins une période d'usage plurihebdomadaire ou quotidien de cocaïne, d'une durée comprise entre 1 mois et 14 ans. La durée la plus fréquente est comprise entre 3 mois et 2 ans. Pour la majorité, cette période est révolue au jour de l'entretien.

Basculer vers un usage intensif

Quatre types de discours expliquent les raisons de la « bascule » vers un usage intensif de cocaïne. Tout d'abord, celle-ci est rapportée à une accessibilité soudaine et sans entrave à de la cocaïne gratuite ou à moindre coût. Cette accessibilité s'explique par la proximité affective : soit un ami débute un deal de cocaïne et autorise ses proches à puiser dans ses réserves, soit le consommateur (trice) a une relation amoureuse avec un(e) dealer de cocaïne.

La bascule peut également être rapportée à l'influence des consommations répétées dans le réseau d'affinité. Ici, la répétition et l'épanchement des usages de cocaïne hors du contexte festif sont expliqués en termes de logique de positionnement et de sociabilité au sein du groupe de pairs.

Je me suis retrouvé en BTS avec des potes qui en tapaient régulièrement et puis... Je me suis retrouvé en sortant du bahut à passer chez eux souvent et puis à taper pendant des soirées, comme ça, pas que les week-ends (...) J'ai commencé à en prendre le soir, en allant réviser chez un pote tu vois, des trucs comme ça, et puis là je me suis retrouvé à en acheter un peu plus souvent (Pierre, 26 ans, dessinateur industriel, parlant de l'année de ses 21 ans).

Commencer à utiliser régulièrement de la cocaïne dans le but d'être plus efficace sur le plan professionnel constitue une autre raison d'épanchement des consommations hors du seul cadre festif. C'est l'engrenage pour rester éveillé et supprimer la fatigue qui est ici mis en évidence pour expliquer la perte de contrôle de l'usage: le rythme des consommations est intensif puisque les personnes travaillent et font la fête.

Donc il fallait travailler. Travailler et sortir en même temps (...) Le matin, quand le réveil sonne à 8h00, que tu as rendez-vous avec ton ordinateur, et que tu as fait la teuf la veille... Tu bois un café ou deux, mais petit à petit, si tu as un trait c'est mieux (...). Là, tu commences à changer de mode de consommation (Éric, 36 ans, guide touristique et culturel, parlant de l'année de ses 29 ans).

Un sentiment d'abandon et d'isolement constitue la dernière raison explicative d'un épanchement de la consommation de cocaïne en dehors du milieu festif. Il ne s'agit pas à proprement parler d'isolement social, car les personnes concernées gardent des liens sociaux. Elles perdent par contre provisoirement des soutiens sociaux qui leur semblaient indispensables.

Dans le groupe... Il y a des gens qui ont trouvé une copine, ils ont commencé à se caser (...) chacun avait des projets, chacun avait quelque chose à faire, il y a eu une période où on ne se voyait plus trop (...) J'étais une année au chômage (...) C'est là que j'ai commencé à augmenter mes prises, et c'était beaucoup plus personnel, il me fallait mon gramme. Ouais, j'étais même à un gramme tous les deux, trois jours, tu vois. De façon solitaire (...) Parce que comme je t'ai dit, j'ai jamais eu de relations avec ma famille, donc c'était plus avec mes potes que j'avais des relations familiales (Lucien, 24 ans, chômage, parlant de l'année de ses 20 ans).

Quand les usages de cocaïne s'installent dans la vie quotidienne, soit l'usage s'effectue par voie nasale, et peut se dérouler n'importe où et quelle que soit la situation; soit il s'effectue en *free base*, et les personnes n'évoquent alors que des prises dans un lieu privé, dans lequel elles restent souvent enfermées.

Des fois, j'arrivais chez un pote et tout, bam! on tapait de la coke, on se faisait une partie de console, on repartait... je veux dire c'était devenu un truc, c'était pas pareil, c'était une autre phase de la consommation (...) Je partais à la montagne faire du ski comme je faisais d'habitude depuis que j'étais tout minot, tu vois, on tapait un gramme dans la journée pour aller faire du ski! (rire), donc on rigolait mais à un moment donné tu te dis, moi je me disais: ouais, c'est bon, là j'en ai pas

besoin, j'en ai pas besoin. C'est-à-dire que voilà, il y a eu cette phase-là où ça s'est banalisé, c'est quand même rentré dans une pratique régulière et dans des contextes super variés (Gaël, 24 ans, DESS management des organisations culturelles).

Mais la free base ça donne pas envie de sortir de chez soi quand même. (...) Le problème de la free base c'est que ça redescend tout de suite aussi rapidement, donc on retravaille un deuxième caillou derrière et finalement on voit personne à part son caillou (Louis, 37 ans, employé du secteur social).

Les effets supplémentaires recherchés et ressentis dans l'usage intensif de cocaïne

Les effets décrits pour l'étape précédente sont toujours recherchés : stimulation, endurance, convivialité, bien-être, ainsi qu'un effet désinhibant, un sentiment de puissance ou la sensation du « rush » pour ceux qui consomment en *free base*. Cependant, d'autres effets sont cités, notamment des sensations physiques au moment de l'administration, ou le fait de se concentrer pour ceux qui utilisent la cocaïne dans leur activité professionnelle ou étudiante.

Par ailleurs, certains effets sont ressentis sans être recherchés, comme la polarisation sur le produit une fois la session engagée, ainsi qu'une série d'effets indésirables, autres que les palpitations cardiaques et la surconsommation de tabac déjà évoquées dans l'étape précédente. Ces effets indésirables prennent, pour ce profil, une ampleur significative sur le plan somatique et sur le plan psychosocial.

Sur le plan somatique, les usagers évoquent surtout les sudations et les frissons, les saignements de nez, ainsi que la dérégulation du rythme de l'alimentation et du sommeil.

Les effets psychiques indésirables les plus souvent décrits sont la nervosité et l'irritabilité, ainsi qu'un sentiment dépressif. Une minorité décrit aussi un sentiment qu'ils interprètent comme de la paranoïa, qui est pour le moins une manifestation de suspicion exagérée ou déplacée. Enfin, ces usagers insistent sur l'appétence continue pour le produit. Ces effets négatifs ont souvent des conséquences négatives sur les relations entretenues avec l'entourage.

L'usage du *free base* est associé à des effets indésirables spécifiques : désir irrésistible bien plus puissant qu'avec la cocaïne en poudre, renfermement sur soi et crispation physique et mentale.

Avec le crack, au final, tu t'enfermes dans un endroit fermé, pas trop de lumière, personne ne parle trop non plus, tout le monde fait ses trucs perso. Et tu fais qu'attendre toujours de prendre ton truc. Après tu le prends et il faut tout de suite refaire la même chose pour en reprendre (Paul, 27 ans, réalisateur multimédias).

Tu es très tendue, tu es là, il y a des potes, style tu discutes et tu rigoles mais en fait tu te rends compte que du coin de l'œil, tu mates ce qui se passe et tu te dis : putain, il va se dépêcher lui que je puisse m'en retaper une! (...) On était tous comme ça, tout crispés (Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation).

L'emprise du produit

L'emprise du produit devient le premier élément cité pour expliquer la poursuite de la consommation. Surtout décrite au sujet du *free base*, cette emprise est aussi rapportée concernant l'usage par voie nasale.

Je vais te dire pourquoi, parce que je trouve ça trop bon, c'est trop bon, c'est con hein. Pourquoi j'en viens à en prendre tout seul, ben ouais, c'est trop bon et elle est vicelarde, en fait elle a l'emprise sur toi, tu te rends compte que quand tu n'as pas de coke, tu passes un moment où ça te fait chier, la première fois tu te dis que ça te fait chier parce que tu n'as pas de coke, tu passes des coups de fil tu te dis : putain ! Alors tu bouges ton cul, tu fais une heure et demie aller/retour, voire deux heures, pour aller chercher ça, tu rentres et bien tu en prends une grosse quantité vu que tu as eu du mal à en trouver, puis tu es pénard, tu es reparti après (Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique).

(...) quand je n'en prends pas, je déprime. Je manque de confiance et de motivation quand j'en ai pas (...) Je suis dépressive quand je n'en ai pas. Aujourd'hui, c'est plutôt ça qui me pose problème, c'est de ne pas en avoir (Valérie, 31 ans, RMI).

Lorsque la cocaïne est consommée à ce rythme, le poly-usage régulier n'est plus de mise. Les usagers deviennent avant tout des adeptes de la cocaïne. Cependant, si la tendance générale est à la réduction du poly-usage, cette pratique est néanmoins maintenue car consommer plusieurs produits est aussi un moyen d'espacer les consommations de cocaïne.

Je me suis pas mal rendu compte que la cocaïne est assez stressante, notamment avec le crack, t'as toujours envie d'en reprendre et du coup, aussi, parce qu'en plus quand tu bases, ça te coûte des fortunes. Et donc c'est intéressant de prendre autre chose pour dépenser moins d'argent et déstresser un peu tout ça. Et donc, quelles associations je faisais?... Pas mal avec des ecstas, notamment, peut-être plus pour faire la fête. Et toujours pour essayer de prendre moins de cocaïne (Paul, 27 ans, réalisateur multimédias).

Au cours de cette étape, une minorité débute en usager régulier d'héroïne par voie nasale, pour supporter la fin des sessions de *free base* ou en mélange avec la cocaïne (*speed ball*). L'héroïne fonctionne ici comme un produit tampon qui favorise un retour plus serein à la sobriété, ou surtout l'endormissement.

C'est vrai que le soir, je tapais de la coke basée en cristaux ou à priser. Beaucoup j'en ai basé en fait ! Et bien, vers deux, trois heures du matin, une petite trace d'héroïne, et le lendemain matin, pas de souci ! (...) Quand il n'y a plus de crack, une petite ligne d'héroïne te permet d'aller te coucher pénard ! (Mark, 30 ans, commercial).

Perte de contrôle

Dans ce profil, le sentiment de perte de contrôle est généralisé. Mais il est beaucoup plus tranché chez ceux qui ont consommé en *free base*.

(Avec le free base) *Perte de contrôle, aller presque en rechercher, appeler, enfin, c'est, c'est un truc de fou, c'est un truc de frustration assez incroyable* (Simon, 27 ans, commerçant).

Cette perte de contrôle est aussi exprimée avec plus de certitude par ceux, majoritaires, qui ont réussi à sortir de cette période au jour de l'entretien. Les usagers expliquent que l'emprise du produit rend paradoxalement aveugle à la perte de contrôle. Celle-ci est conceptualisée *a posteriori*.

– *En fait dès que tu as eu le sentiment de perdre le contrôle, tu as mis un coup d'arrêt?*

– *Non, non, c'est quand je me suis rendu compte que je n'avais plus rien et qu'il fallait que je rende les sous! (...) C'est là que j'ai réalisé. Donc petit à petit mon corps s'est assaini, mon esprit est un peu revenu, je n'étais plus aveuglé par ça, et je me suis rendu compte* (Wolfgang, 23 ans, chômage).

Plus que la perte de contrôle en elle-même, des événements associés font prendre conscience de la situation de dépendance: reproche de l'entourage, disputes, angoisse du contact avec le monde social, manque de sommeil, amaigrissement, stress.

Un après-midi, j'étais toute seule en train de taper de la coke et là je me suis regardée dans la glace et j'ai eu un gros déclic. Je me suis vue à quatre pattes en train de chercher de la coke par terre, à la pince à épiler tu vois, sur la moquette, un truc de fou, je me suis fait peur (Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation).

Quand même, après quand tu dors plus, quand tu manges plus (...) et que toi, le lendemain, tu as autre chose à faire, et toi, tu es en panique, tu te dis: oh, je dois préparer ça, je dois faire ça, je dois réussir mes études, je dois construire une vie professionnelle, je dois pas... Bref... même le changement physique chez les gens, sur ton visage, ta santé, tes dents, tes cheveux, il y a plein de choses comme ça! (Sonia, 29 ans, DESS ingénierie des politiques sociales).

Enfin, le sentiment de perte de contrôle survient souvent simultanément à un retrait de la vie sociale lorsqu'il s'agit d'un usage en *free base*, alors qu'il est plutôt relaté en termes de difficulté à assumer la vie sociale lorsqu'il s'agit d'une consommation par voie nasale.

– *Dans l'étape précédente (période free base), tu as eu l'impression de perdre le contrôle?*

– *Surtout quand je dois aller chercher du pain, du coca, prendre le bus, et que ça fait trois jours que j'ai pas dormi, que je suis complètement à fond. Là j'ai le sentiment d'être complètement largué, d'être en dehors de la vie, et ça se manifeste à partir du moment où on met le pied en dehors de chez soi. Sinon ça se manifeste par certaines attitudes qu'on voit ou qu'on a, mais tant qu'on ne sort pas de chez soi finalement on est toujours le roi de sa tour d'ivoire (...)*

– *Donc lors de cette dernière étape qui dure jusqu'à présent (consommation par voie nasale), tu vas avoir le sentiment de perdre le contrôle parfois ?*

– *Complètement. Par exemple: j'arrive en retard au taf, je suis fatigué, je suis toujours de mauvaise humeur, j'insulte tout le monde, si mon plan de coke se fait un peu trop tard je suis super pas bien. Mes deux jours de repos je vais plus sortir, je vais acheter cinq grammes et les prendre tout seul chez moi ou avec une copine [Louis, 37 ans, employé du secteur social].*

Conséquences sanitaires

S'agissant des conséquences sanitaires de l'usage, aucun consommateur par voie nasale ne relate de problème grave. Chez les usagers de *free base*, l'un a frôlé l'arrêt cardiaque en faisant une surdose (plusieurs autres ont fait des malaises moins importants), un deuxième rapporte des épisodes hallucinatoires aigus, tandis qu'un dernier a souffert d'une lésion pulmonaire qu'il attribue à la consommation de *free base*.

La relative faiblesse des conséquences sanitaires rapportées par les usagers rejoint les résultats des études conduites sur des populations similaires. En effet, toutes ces études convergent pour dire que les consommateurs cachés sont majoritairement des usagers contrôlés et occasionnels, et que seule une petite partie d'entre eux subit des dommages sanitaires de leur pratique (Erickson, Weber, 1994; Cohen, Sas, 1994, 1995, 1996; Decorte, 2000). Dans l'étude de Hammersley et Ditton (1994), comme dans celle de Green *et al.* (1994), la survenue des conséquences sanitaires est bien corrélée au niveau d'usage et si les usagers les plus modérés ne connaissent aucun effet négatif, les usagers de crack et une partie des consommateurs par voie nasale peuvent connaître un sentiment de dépendance psychologique. Cependant, celui-ci aussi se relativise: la majeure partie cesse ou réduit l'usage avant de connaître des problèmes importants. Ce sentiment de « dépendance » apparaît comme étant à la fois graduel et réversible (Hammersley, Ditton, 1994). Dans l'enquête conduite en deux étapes à Amsterdam (Cohen, Sas, 1994, 1995, 1996), les auteurs concluent qu'il y a une absence relative de modes destructifs et compulsifs chez les consommateurs dits insérés, et ce sur une décennie de pratiques.

Conduite auprès d'un échantillon de 228 personnes faisant un usage important de cocaïne, l'étude de Waldorf, Reinerman et Murphy montre qu'une majorité de ces usagers signale des problèmes de santé mineurs (irritation nasale, état de surexcitation), ou bien des troubles insomniaques ou des sentiments de paranoïa. Une minorité, généralement les usagers ayant cessé de consommer, rapporte des troubles cardiaques, des convulsions ou des expériences hallucinatoires. Les auteurs soulignent que les minorités qui rapportent des problèmes préoccupants les perçoivent comme des épisodes passagers et non chroniques (Waldorf *et al.*, 1991).

Conséquences sociales

Pour les personnes du profil 2, cette étape de la carrière de consommation est synonyme de perturbations importantes aux plans économique, social, affectif et professionnel. La consommation intensive a des conséquences négatives d'intensité variable, depuis

le simple stress de faire face aux obligations de la vie sociale, jusqu'à la modification du mode de vie : entrée dans l'économie illicite pour certains, perte du travail ou du logement pour d'autres. Cependant, il est à noter que la plupart des usagers de cocaïne de ce groupe continue à maintenir une vie sociale, même au prix de difficultés multiples. Ils continuent à se rendre à leur travail ou poursuivent leurs études. Il s'agit généralement d'usagers par voie nasale mais des usagers de *free base* peuvent également parvenir à maintenir une vie sociale et professionnelle.

L'endettement et les problèmes économiques sont les principales conséquences de l'usage. Toutes les personnes de ce groupe ont consacré un budget important à l'achat de cocaïne. Il y a toutefois une inégalité sociale face au risque d'endettement, car les revenus élevés peuvent consacrer un budget important à l'achat du produit sans amputer sur les autres dépenses. Une partie de ce groupe a par contre été fortement affectée par des problèmes économiques. Les personnes ont été contraintes de se séparer d'objets personnels ou à se placer dans l'illégalité pour assumer leurs dettes et continuer à s'approvisionner, par le vol ou plus souvent par le deal de cocaïne ou de cannabis.

Le deal de cocaïne est également synonyme de fortes perturbations parce que l'activité est illégale, mais aussi parce qu'elle plonge la personne dans un cercle vicieux : augmentation des prises du fait de la disponibilité importante de produit chez soi, réduction de la part dévolue à la vente, impossibilité de rembourser le fournisseur, emprunt pour rembourser la dette, rachat de produit.

En fait j'ai vraiment perdu le contrôle quand j'ai vendu pas mal... Je tapais dans ce que j'aurais dû vendre (...) au début je payais avec une semaine de décalage, et comme je tapais ce que je devais revendre, c'était de ma poche. En fait je me suis foutue dans la merde quasiment en un mois (Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation).

Lorsqu'il y a endettement, il est souvent multiforme : les dettes contractées auprès d'un dealer se transmutent souvent en dettes auprès des proches. Elles peuvent également conduire à se séparer de son logement.

J'ai réglé mes dettes, pratiquement toutes. Sur 4000 €, je lui ai presque tout rendu là. (...) J'ai emprunté de l'argent, j'ai été obligé. Heureusement qu'il y a des gens qui me font confiance et qui m'ont prêté de l'argent, ça m'a bien aidé (...) Après j'ai aussi quitté mon appartement, je suis retourné chez mes parents, alors plus de loyer à payer et puis j'ai récupéré la caution (Wolfgang, 23 ans, chômeur).

Je me suis retrouvé à la rue, enfin à squatter à droite à gauche, à traîner ma valise, à pas vraiment savoir où dormir le soir même (Joseph, 30 ans, assistant-réalisateur).

L'usage intensif pèse aussi sur les relations sociales et affectives, le réseau de sociabilité se réduit et certaines relations affectives se trouvent fortement dégradées.

On va un peu se rapprocher de ces gens qui ont ces pratiques. Et forcément dans un groupe de potes d'enfance, tout le monde ne va pas forcément en prendre, et je

vais un peu m'écarter de toute cette moitié qui n'a pas les mêmes envies. C'est lent, mais au final on se retrouve quand même de part et d'autre d'un grand fossé (...) un groupe d'amis va se séparer en deux: ceux qui prennent de la coke et ceux qui n'en prennent pas (Max, 23 ans, chômage).

L'éloignement de la famille est aussi une caractéristique de cette période de recomposition du réseau relationnel. Les usagers évoquent peu de conflits avec leur famille (parents, frères et sœurs) parce qu'ils font en sorte de cacher leur pratique.

La famille? C'est simple, je les évitais (Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation).

Les perturbations des relations affectives sont dues à des comportements agressifs, nerveux, coléreux. Elles concernent plutôt les cercles restreints de sociabilité (amis proches, colocataires) mais peuvent aussi s'étendre aux collègues de travail.

Mon coloc' qui pète un câble et qui veut quitter la coloc' (...) il me l'a écrit: tu prends trop de C, ça te rend trop speed, trop nerveux, tu me prends pour un con (Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique).

Tu pêtes les plombs, d'abord avec tes collègues, donc forcément à gérer ça ne le fait pas, ensuite c'est avec tes amis avec qui ça ne va pas, avec ta conjointe et la vie devient infernale, tu es irritable tout le temps (Éric, 36 ans, guide touristique libéral).

Dans les couples, l'usage trop fréquent de cocaïne finit par perturber la relation. Lorsque l'un des deux fait de la revente, les tensions sont accrues par la crainte permanente d'une perquisition policière. Ainsi, c'est dans les relations de couple, du fait de l'installation d'un rapport de domination lié à l'approvisionnement du produit, mais aussi du fait d'une intimité plus grande, que la violence, verbale ou physique, apparaît le plus souvent.

Ça a complètement altéré notre relation de couple... Son téléphone sonnait tout le temps, il était à fond dedans, il en prenait tout le temps, beaucoup, il commençait à devenir chiant, violent, irrité. Il a changé, pour moi il est devenu... C'est pas que c'est un schizo mais il a complètement changé de personnalité en quelques mois (...) Moi, il m'a frappée (...) J'ai vu l'envers du décor (...) c'était mon petit copain, on est rentré dans une sphère de violence (...) Avant la coke, il ne m'avait jamais frappée, il n'y a jamais eu de violence physique (...) Sur un an, il y a eu un changement dans le comportement du couple. Même moi, vu que j'étais insensibilisée, j'ai aussi mis de la distance. Violence, distance, désintéret (Sonia, 29 ans, DESS ingénierie des politiques sociales).

Maintenir un équilibre fragile

Les personnes qui avaient une activité professionnelle ou étudiante au moment de l'entrée dans une étape d'usage intensif de cocaïne conservent cette activité malgré les difficultés

à mener de front leur vie d'usager de cocaïne et leur parcours étudiant ou professionnel. Les plus nombreux évoquent un ralentissement de leur productivité même s'ils ne décrochent pas totalement de leurs obligations, ou de l'absentéisme tandis que, plus rarement, d'autres estiment n'avoir eu aucune difficulté pour faire face. L'incidence de l'usage de cocaïne sur la vie professionnelle dépend de l'organisation du temps de travail et de l'insertion des prises dans cette organisation, mais également du type d'activité.

Travail, pas de souci! Franchement une productivité, une assiduité moindre mais pas de souci apparent. J'arrivais à faire illusion sans problème en fait! (Mark, 30 ans, commercial).

C'est vrai que des fois on était un peu pouilleux devant les patrons, quand le lundi matin on était en descente, ça le fait moyen. Mais bon, ils étaient compréhensifs donc ça allait (...) J'ai fait le coup une ou deux fois on va dire à passer une nuit blanche à taper de la coke toute la nuit et à picoler en plus, à me pointer au boulot le lendemain donc j'étais pas du tout en état de bosser, à me faire renvoyer chez moi. Je ne me suis pas fait virer, j'ai eu des avertissements (...) On s'en foutait que ça soit en semaine ou pas, le fait de taper en semaine et de devoir aller bosser le lendemain. Des fois c'était plus que moyen [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

Face au risque de décrochage social, deux cas de figure se présentent : il y a d'une part les personnes qui décrivent un décrochage social total de courte durée, au maximum quelques mois, généralement du fait d'un usage de *free base*, et d'autre part des personnes qui continuent à s'inscrire dans une dynamique sociale, même si les plus nombreux souffrent des conséquences induites par leur double vie et doivent jongler entre leur usage de cocaïne et leurs obligations sociales et professionnelles. Dans ce dernier cas, certains consomment du *free base*, mais il s'agit plus souvent d'usagers par voie nasale. La double vie dure parfois plusieurs années au cours desquelles la consommation peut être qualifiée de cocaïnomanie séquentielle : les usagers alternent les phases de plusieurs jours sous l'effet du produit et les phases de sevrage d'une durée inférieure ou équivalente. Ce faisant, le corps et la psyché peuvent se reposer et les usagers assumer des obligations professionnelles qui semblent irréalisables sous l'effet du produit. Vie active et usage de cocaïne peuvent alors se maintenir sur la longue durée.

Je rattrapais ça, j'avais souvent deux, trois jours où je faisais que manger et dormir, j'avais de la coke mais je n'en prenais plus, donc pendant deux jours, je dormais et je mangeais, je reprenais un cours de vie comme ça, un petit peu normal. Pas plus de trois jours (de consommation), après deux jours de repos (...) J'avais envie de manger et de dormir, de retravailler, rebosser pour rattraper le retard (Sonia, 29 ans, DESS ingénierie des politiques sociales).

Au tout début, je tapais beaucoup sur une longue période, c'est-à-dire pendant 15 jours j'en tapais tous les jours, bam! bam! Je m'arrêtais une semaine et je repartais (Gaël, 24 ans, DESS management des organisations culturelles).

Comme j'avais beaucoup de boulot à l'école (d'architecture) je m'arrêtais, je continuais à consommer, je reprenais, je continuais à consommer, je m'arrêtais un petit peu (Mathilde, 26 ans, RMI).

Finalement, seule une minorité d'usagers de ce profil répond à la définition de la « toxicomanie » proposée par Castel (1998), ce moment de centration du mode de vie autour de la recherche et la consommation de produits, quand la ligne biographique d'usager de drogues éclipe toutes les autres. Il s'agit d'une étape dans la trajectoire des usagers rencontrés. Cette étape ne concerne que des usagers de *free base* et précède généralement de peu une sortie de l'usage intensif.

Dernière étape de la trajectoire : la sortie de l'usage intensif

Huit usagers sur dix parmi ceux qui ont vécu une période d'usage pluri-hebdomadaire ou quotidien de cocaïne sont revenus à une fréquence d'usage occasionnelle au jour de l'entretien. Cette période d'usage intensif révolue est envisagée par les consommateurs comme un accident biographique dont ils ont su se relever en mettant des techniques en œuvre pour revenir à un meilleur contrôle de leur consommation. Les sorties dites autonomes (l'usager prend conscience de son rapport au produit et des conséquences de l'usage et décide d'agir pour le modifier) sont les plus nombreuses, pendant que d'autres sont générées par des événements extérieurs, auxquels les usagers se trouvent obligés de s'adapter. Sortir de l'usage intensif sans l'aide d'un professionnel a donc été possible pour la majorité parmi ceux qui ont connu une étape de perte de contrôle.

Les usagers concernés par une sortie autonome de l'usage intensif évoquent une prise de conscience et une remise en cause de leur pratique, qui naissent des conséquences économiques, psychologiques et sociales de l'usage, et du sentiment de perte de contrôle. Cette remise en cause est aussi confortée et entretenue par d'autres événements concomitants, notamment les reproches de l'entourage non consommateur ou qui maintient une consommation modérée.

Deux amis en particulier, ma pote là qui est un peu comme ma sœur et un autre ami de longue date, qui ne se connaissaient pas du tout en fait et qui se sont appelés. Puis ils m'ont appelée pour me dire: qu'est-ce qu'il se passe? Et donc ils m'ont secouée (...) ils m'ont dit: mais qu'est-ce que tu fous? Enfin, on trouve que tu consommes trop, on a toujours consommé ensemble, c'était un truc festif, on faisait seulement quand on était ensemble (Sabine, 26 ans, employée du secteur social).

Plus rarement, l'usager de cocaïne se trouve confronté à l'obligation de cesser sa consommation du fait d'une rupture non souhaitée et brutale de l'approvisionnement. C'est alors le processus inverse comparativement aux sorties autonomes: ici, le retour à la sobriété est un préalable à la remise en question du rythme de consommation. Il s'agit le plus souvent d'une cause financière ou judiciaire (arrestation pour deal de cannabis).

Parmi les personnes qui sont revenues à un usage occasionnel de cocaïne, les plus nombreuses restreignent désormais leurs prises aux contextes festifs (ou plus rarement à des contextes de stimulation sexuelle). Elles continuent généralement d'être des poly-usagers mais elles restreignent aussi la prise de ces autres produits au contexte festif (seuls l'alcool et le cannabis échappent à la règle). Quelques personnes ne consomment plus que de la cocaïne, à un rythme pluriannuel.

Le poly-usage joue un rôle non négligeable dans le retour vers une consommation occasionnelle de cocaïne : un usager sur deux a connu une phase d'usage intensif d'un ou plusieurs produits psycho-actifs autres que la cocaïne avant de parvenir à mieux maîtriser l'ensemble de ses consommations. Par contre, une minorité a opéré un transfert vers l'usage régulier d'un autre produit, le plus souvent de l'héroïne, usage régulier hors du contexte festif qui persiste au moment de notre rencontre.

Discussion

Notre analyse montre que les phases de découverte de la cocaïne et de persévérance dans son usage sont similaires chez l'ensemble des usagers rencontrés. Deux grands profils se dégagent ensuite. Un tiers des usagers a toujours maintenu un usage festif de la cocaïne. Le fait que les soirées privées agrémentées de cocaïne prennent le dessus sur les soirées à l'extérieur plutôt sous l'effet d'ecstasy peut être présenté comme un signe d'assagissement au regard des poly-consommations antérieurement pratiquées, comme une étude le soulignait déjà à la fin des années 1990 (Nabben, Korf, 1999). Par contre, contrairement aux études antérieures, les usagers qui ont perdu le contrôle à un moment ou un autre de leur vie ne sont pas marginaux, ni même minoritaires, la consommation de la cocaïne en *free base* étant la principale raison de l'augmentation des épisodes de pertes de contrôle.

Cependant, l'examen des difficultés vécues par ceux qui ont perdu le contrôle de leur pratique montre que l'usage incontrôlé de cocaïne conduit rarement à un isolement social total, qui n'est rapporté que sur de courtes périodes d'usage de *free base*. Les plus nombreux parmi ceux qui ont perdu le contrôle continuent à maintenir une vie sociale, même si c'est au prix de lourdes difficultés génératrices de stress. Ils continuent leur travail ou poursuivent leurs études : soit ils finissent par revenir à un usage mieux contrôlé, soit ils adoptent un mode de consommation séquentielle (alterner les phases d'usage quotidien et les phases d'abstinence) pour réduire les risques de décrochage social. De plus, la plupart de ces usagers a su revenir à un usage occasionnel sans l'aide d'un professionnel.

En ce sens, les résultats de notre étude rejoignent ceux obtenus auprès d'usagers faisant une consommation importante de cocaïne par Waldorf, Reinerman et Murphy. Les auteurs montrent que si puissante et dangereuse soit la cocaïne, elle peut néanmoins faire l'objet d'une consommation même importante sans que l'usager sorte de tous les cadres de sociabilité ordinaires et sans qu'il sombre dans une dépendance durable (Waldorf *et al.*, 1991).

Les voies d'administration privilégiées suscitent également l'intérêt : les études conduites dans les années 1970-1990 soulignaient la primauté de la voie nasale et la faible part de la consommation en *free base*. Au tournant des années 2000, l'étude conduite en Belgique (Decorte, 2000) annonçait la part grandissante des usages en *free base*, qui se confirme

dans notre étude. En effet, la banalisation du *free base* semble à l'origine du fait que le groupe rencontré comprend plus de personnes qui ont perdu le contrôle de leur pratique que de personnes qui l'ont toujours contrôlée. Il existe enfin une grande absente dans l'exposé de ces carrières : l'injection de cocaïne. Son existence est marginale et son expérience, quand elle survient, reste ponctuelle.

D'autre part, les secteurs professionnels qui favorisent la pratique peuvent être mis en valeur. Comme le souligne l'étude belge (Decorte, 2000), le travail dans les établissements de nuit (boîtes de nuit, bars) ou l'hôtellerie-restauration qui valorisent la performance, ou le milieu artistique ou du multimédias qui valorise la créativité, semblent plus exposés que d'autres fonctions à la prise de cocaïne. Cependant, apparaît aussi l'influence des modes d'organisation des professions : le fonctionnement des professions libérales maximise le risque de voir les pratiques se dérouler au cours de l'activité professionnelle car elles peuvent aisément être cachées sans que l'utilisateur ait à mettre en place des stratégies de dissimulation, contrairement aux personnes qui se voient contraintes d'exercer dans des locaux collectifs. Le professionnel libéral adapte ses horaires et a de nombreuses plages de travail programmées seul à son domicile.

En ce qui concerne la sphère privée, la vie en colocation est un contexte particulier de potentialisation des activités de consommation entre amis qui restreignaient auparavant leur usage aux soirées festives. Des colocations étudiantes sont décrites mais aussi des colocations entre jeunes adultes en voie d'insertion ou récemment inscrits dans la vie professionnelle.

Il faut noter enfin que certaines étapes sensibles du parcours d'insertion dans la vie adulte et du processus d'inscription dans le monde professionnel affectent particulièrement la dynamique des carrières de consommation. La période d'autonomisation, qui survient le plus souvent une fois le baccalauréat en poche, est une étape fragile. Les lycéens qui ont déjà expérimenté la cocaïne ont un risque important de voir leur fréquence de consommation augmenter à compter du moment où ils accèdent à l'enseignement supérieur et simultanément à leur premier logement. Le premier cycle universitaire constitue ainsi une période particulièrement à risque.

Catherine Reynaud-Maurupt
Chemin des Tennis 3
06670 Levens
France
c.reynaud.maurupt@gmail.com

Bibliographie

- BECK F., LEGLEYE S., SPILKA S., BRIFFAULT X., GAUTIER A., LAMBOY B., LÉON C., WILQUIN J.-L., 2006, Les niveaux d'usage de drogues en France en 2005. Exploitation des données du Baromètre Santé 2005 relatives aux pratiques d'usage de substances psychoactives en population adulte, *Tendances*, 48, 1-6.
- BECKER H.S., 1985 (1963), *Outsiders. Étude de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.
- BELLO PY., TOUFIK A., GANDILHON M., EVRARD I., 2005, *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2004. Sixième rapport national du dispositif TREND*, Saint-Denis, OFDT.

- CADET-TAÏROU A., GANDILHON M., TOUFIK A., ÉVRARD I., 2008, *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2006. Huitième rapport national du dispositif TREND*, Saint-Denis, OFDT.
- CASTEL R., 1998, *Les sorties de la toxicomanie*, Éditions universitaires de Fribourg.
- COHEN P., SAS A., 1994, Cocaine use in Amsterdam in non deviant subcultures, *Addiction Research*, 2, 1, 71-94.
- COHEN P., SAS A., 1995, *Cocaine use in Amsterdam II*, Département de géographie humaine de l'université d'Amsterdam.
- COHEN, P., SAS, A., 1996, Les usages de cocaïne chez les consommateurs insérés à Amsterdam, *Communications*, 62, 195-221.
- DECORTE T., 2000, *The Taming of cocaine*, VUB University Press.
- ERICKSON P.G., ADLAF E.M., MURRAY G., SMART R.G., 1987, *The Steel Drug: Cocaine in perspective*, Lexington, D.C. Heath.
- ERICKSON PG., WEBER TR., 1994, Cocaine careers, control and consequences: results from a canadian study, *Addiction Research*, 2, 1, 37-50.
- GREEN A., PICKERING H., FOSTER R., POWER R., STIMSON G.V., 1994, Who uses cocaine? Social profiles of cocaine users, *Addiction Research*, 2, 2, 141-154.
- GUILBERT P., GAUTIER A., 2005, *Baromètre Santé 2005*, Paris, INPES Editor.
- HAMMERSLEY R., DITTON J., 1994, Cocaine careers in a sample of scottish users, *Addiction Research*, 2, 1, 51-69.
- LEGLEYE S., SPILKA S., LE NEZET O., LAFFITEAU C., 2009, Les drogues à 17 ans. Résultats de l'enquête ESCAPAD 2008, *Tendances*, 66, 1-6.
- MUGFORD S. K., 1994, Recreational cocaine use in three Australian cities, *Addiction Research*, 2, 1, 95-108.
- MURPHY S., REINARMAN C., WALDORF D., 1989, An 11-year follow-up of a network of cocaine users, *British Journal of Addiction*, 84, 427-436.
- NABBEN T., KORF D.J., 1999, Cocaine and crack in Amsterdam: diverging subcultures, *Journal of Drug Issues*, 29, 3, 627-652.
- REINARMAN C., MURPHY S., WALDORF D., 1994, Pharmacology is not destiny: the contingent character of cocaine abuse and addiction, *Addiction Research*, 2, 1, 21-36.
- SIEGEL R.K., 1984, Changing patterns of cocaine use: longitudinal observations, consequences and treatment, in GRABOWSKI J. (ed.), *Cocaine, pharmacology, effects and treatment of abuse*, Washington D.C., U.S. Government Printing Office, NIDA Research Monograph, 50, 92-110.
- WALDORF D., REINARMAN C., MURPHY S., 1991, *Cocaine changes. The experience of using and quitting*, Philadelphia, Temple University Press.

Summary

This article deals with a hidden population of cocaine users. Using qualitative interview data carried out amongst 50 cocaine users, the authors analyze the several steps of the drug-career. While examining the frequency of cocaine consumption, they focus on the settings in which the drug is consumed, the meaning of cocaine use and the collective dynamics underpinning the individuals' practices.

Zusammenfassung

Der Beitrag untersucht die Karriere von Kokainkonsumenten und – konsumentinnen, die weder der Polizei noch Einrichtungen der Drogenhilfe bekannt geworden sind. In qualitativen Interviews mit 50 Konsumenten und Konsumentinnen werden die verschiedenen Phasen der Drogenkarriere im Hinblick auf die Konsummuster, Konsumkontexte,

Bedeutungen des Kokainkonsums sowie in Bezug auf die Dynamik der Drogenkarriere untersucht.

Sumario

Este artículo analiza las trayectorias de los consumidores de cocaína desconocidos por las instituciones socio-sanitarias y represivas. A través de los resultados de 50 entrevistas semi-estructuradas realizadas entre integrantes de esa población oculta, los autores establecen las distintas etapas de sus trayectorias destacando la frecuencia de consumo, su contexto y significado, así como las dinámicas de grupo que conforman las trayectorias individuales.

La investigación de la que se extraen los resultados de este artículo se realizó entre 2007-2009 y fue financiada por el Observatorio francés de drogas y toxicomanías.
